

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



REXICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

VOL. 3.

MONTREAL, 22 AVRIL 1842.

No. 15.

ROME ET MOSCOU.

Tout le monde sait combien la puissance formidable de la Russie préoccupe aujourd'hui l'Europe : les catholiques savent surtout que le despote astucieux qui la gouverne est le digne successeur de ces Czar-Pontifes, de ces cruels tyrans qui favorisèrent, durant tant de siècles, un schisme qui leur permit de mieux asseoir leur tyrannique empire. Mais il est curieux de constater, avec l'auteur de l'article ci-dessous, que les lieux privés des lumières du catholicisme deviennent en proie à la barbarie et que les tyrans ont toujours eu soin de l'arracher du cœur de leurs sujets, pour mieux les asservir, pour faire peser plus impunément sur des populations abruties leur sceptre de fer. C'est l'histoire du Colosse du Nord ; ce serait celle de bien des peuples : et il serait grandement à désirer qu'un homme de talent l'entreprît un jour. Elle renfermerait de grands et d'utiles enseignemens pour les peuples et pour les gouvernemens.

De toutes les nations européennes, la nation russe est celle sur laquelle les doctrines du christianisme ont le plus faiblement agi ; et il n'est pas inutile de faire remarquer aux amis et aux ennemis de ces mêmes doctrines, que

le peuple le moins avancé dans la civilisation, le plus antipathique à tout ce qu'on appelle progrès et perfectionnement, soit précisément celui qui a été et est encore le moins chrétien. Par l'effet d'un rapprochement purement géographique, ce furent les Grecs qui gagnèrent les russes à la religion du Christ. Soumis à l'influence des patriarches de Constantinople qui leur envoyaient des évêques, ceux-ci s'associèrent d'abord à toutes les destinées de cette église et subirent les déplorables conséquences de son schisme. Lorsque la victoire de Mahomet II eût anéanti la puissance des Paléologues, la juridiction des patriarches sur la Russie, naturellement incertaine et précaire à raison des principes schismatiques au nom desquels elle s'exerçait, se trouva encore affaiblie de toute l'humiliation qui rejaillissait de ce désastre sur l'église grecque entière. Dès-lors les derniers liens qui unissaient Constantinople et Moscou tendirent à se rompre. Cette dernière ville, dont l'importance augmentait à mesure que la domination des Moscovites s'étendait sur les Tartares campés autour de leur pays, se transforma bientôt en métropole indépendante, et la puissance spirituelle de l'évêque qui y avait son siège passa peu à peu de ses mains dans celles du grand-duc. Une fois ce pas fait, l'église nationale fut définitivement constituée : ses limites furent les mêmes que celles de l'empire, et les sujets du prince ses seuls fidèles. Le christianisme, ainsi réduit aux proportions d'une religion locale, prit tout-à-fait l'aspect d'un culte de l'antiquité païenne. Attaché au sol et dépendant des institutions politiques, il n'eut d'action que là où se manifesta celle du pouvoir, et aida, par une sacrilège consécration, à tous les crimes de la tyrannie. La *Sainte Russie* fut l'expression que, dans leur stupide orgueil, les prêtres russes adoptèrent afin de voiler l'ignominie de leur servilité, et il résulta pour les masses, de la confusion des deux puissances et des deux ordres spirituel et temporel, que le catholicisme a toujours maintenus distincts et séparés, un instinct si profond d'obéissance passive et absolue que, chez aucun autre peuple, le despotisme ne s'abandonna jamais aux épouvantables excès qui ont déshonoré la domination des czars. Parmi tous les exemples que l'on pourrait citer à l'aide de cette assertion, le règne de Jean le Terrible est particulièrement mémorable.

Pour faire connaître parfaitement le caractère de cet homme de meurtre et de débauche, il faudrait écrire l'histoire entière des vingt-quatre dernières années de son long règne qui finit en 1584. Nous ne pouvons qu'en extraire quelques particularités suffisantes, toutefois, à donner une idée du reste.

Afin de n'avoir aucune inquiétude sur la manière dont seraient exécutés ses ordres les plus sanguinaires, il avait créé une légion de sicaires esclaves de ses moindres caprices. Toujours à cheval, ils portaient attachés à leur selle *des têtes de chien et des balais*, pour annoncer qu'ils *mordaient* les ennemis du czar et qu'ils *balayaient* la Russie. Ce fut à l'aide de ces dignes auxiliaires que, sous un prétexte si frivole qu'il ne mérite pas d'être mentionné, il accomploit en pleine paix le massacre des habitans de Nowgorod, l'une des plus grandes villes de ses états.

Le 2 janvier de l'année 1470, la nombreuse avant-garde du czar entra dans cette opulente cité ; ses premiers émissaires avaient eu soin de l'entourer de fortes barrières, afin qu'il ne pût s'en échapper un seul homme. On

commença par fermer les églises et les couvens, par garrotter les moines et les prêtres, exigeant d'eux vingt roubles par tête ; celui qui se trouvait hors d'état de payer cette amende, était fustigé publiquement du matin jusqu'au soir. On mit sous scellé les maisons des plus riches citoyens, en même temps que l'on chargeait de fers les négocians et les gens de robe dont les familles étaient retenues en surveillance dans leurs habitations. Le silence de la terreur régnait dans toute la ville. Ne pouvant deviner la cause de ce châtement les citoyens tremblans attendaient l'arrivée du czar. Celui-ci arriva le jour de l'Épiphanie à deux verstes de Nowgorod. Le lendemain, on mit à mort tous les religieux qui n'avaient point payé l'amende ; ils furent assommés à coups de massue et tous portés ensuite dans leurs monastères respectifs, afin d'y être enterrés. Deux jours après, le czar, accompagné de son fils, fit son entrée dans la ville. Son premier soin fut de se rendre dans l'église Sainte-Sophie, où il pria avec ferveur, assure l'historien russe à qui nous empruntons ce récit ; après quoi il se rendit au palais épiscopal, où il se mit à table avec tous ses boyards. Tout à coup il se lève et pousse un cri effroyable !... A ce signal, ses satellites paraissent ; ils saisissent l'archevêque, ses officiers, ses gens de service. Le palais, les cellules sont à l'instant livrés au pillage. Bientôt commencent les jugemens.... Ils étaient rendus par Jean et son fils, de la manière suivante : Tous les jours, on amenait devant eux cinq cents et jusqu'à mille Nowgorodiens, qui étaient aussitôt assommés, torturés et brûlés au moyen d'une composition combustible. Ou bien, ces malheureux attachés à des traîneaux, par la tête ou les pieds, étaient traînés sur la rive du Volkhof, à l'endroit où cette rivière ne se couvre pas de glace en hiver. Là, de la hauteur du pont, on les précipitait dans l'eau par familles entières, les femmes avec les maris, les mères avec leurs enfans à la mamelle ; tandis que les hommes d'armes moscovites, armés de pieux, de lances et de haches, se promenaient en bateau sur le Volkhof, perçant, mettant en pièces ceux des infortunés qui surnageaient à la surface de la rivière. Jean, suivi de sa légion, visita tous les monastères des environs ; partout il fit enlever les trésors des églises, dévaster les bâtimens, détruire les chevaux, le bétail, brûler les grains. Nowgorod fut pillée de fond en comble. Le czar, en personne, courait les rues, regardant ses avides soldats assiéger les maisons et les magasins, enfoncer les portes, escalader les fenêtres, se partager le butin. Des bandes de ces brigands furent aussi envoyées dans les campagnes, pour y piller et exterminer les habitans, sans distinction ni examen. *Ce fléau dévastateur, ce bouleversement, cette dévastation de Nowgorod la Grande, dura, dit l'annaliste, six semaines entières.* Il périt, tant dans la ville que dans les campagnes d'alentour, environ soixante mille hommes. Le Volkhof était encombré de cadavres, de membres mutilés, et ses flots, teints de sang, furent long-temps à les charrier jusqu'au lac Ladoga. La famine et les maladies vinrent achever la vengeance de Jean ; pendant long-temps les prêtres ne purent suffire à donner la sépulture aux morts ; on les jetait dans une fosse commune, sans aucune cérémonie funèbre. Lorsque ce nouveau fléau eut épuisé sa fureur, les débris de la population se rassemblèrent pour célébrer une messe des morts, dans un champ situé près d'une église, vaste cimetièrè où se trouvaient dix mille cadavres chrétiens entassés sans funérailles !

Si le misérable, qui se complaisait dans de telles atrocités, n'eût éprouvé qu'accidentellement ses accès de rage, ou s'il eût peu vécu, sa tyrannie eût été tolérable ; mais il était habituellement possédé de cette soif de sang, et son règne fut très-long !

Il est impossible de lire sans frémir, dans les mémoires contemporains, le détail des infernales inventions auxquelles il eut recours pour tourmenter ses semblables. Outre les poêles ardents dans lesquels il faisait enfermer ses victimes, il fit construire, pour la torture, des fourneaux d'une espèce particulière ; on fabriqua des tenailles, des grilles de fer, de longues aiguilles pour enfoncer entre les ongles et la chair. On coupait aux malheureux patients les membres l'un après l'autre ; on les sciait en deux avec des cordes ; on les écorchait vifs ; on leur tailladait la peau du dos par longues tranches !... Et lorsqu'au milieu des horreurs du carnage, la Russie était muette de terreur, le palais de Jean retentissait de joyeux festins ; il s'y livrait au plaisir, entouré de ses satellites et d'histrions qu'on lui envoyait avec des ours de Nowgorod et d'autres provinces. Il se servait de ces animaux pour la chasse aux hommes dans ses momens de fureur, ou comme simple divertissement. Quelquefois, apercevant près du palais une troupe de citoyens paisibles, il faisait lâcher deux ou trois ours, et riait aux éclats de l'épouvante, des cris de cette multitude en fuite, poursuivie par ces animaux qui manquaient rarement de saisir quelques victimes. Il avait à sa suite une nombreuse bande de bouffons chargés de le faire rire avant et après ses meurtres : souvent il leur arrivait de payer de leur vie un bon mot imprudent. On distinguait parmi eux le prince Gvozdef, qui occupait un rang élevé à la cour. Un jour, mécontent d'une de ses plaisanteries, le czar lui versa sur la tête une écuelle d'un potage bouillant : le malheureux, poussant un cri de douleur, veut prendre la fuite ; mais Jean lui porte un coup de couteau, et Gvozdef tombe sans connaissance baigné dans son sang. On appelle sur le champ un médecin : " Sauvez mon bon serviteur, " lui dit le czar, " J'ai plaisanté avec lui un peu trop rudement, " " Si rudement, " répondit servilement le médecin, " que Dieu czar et votre Majesté pourraient le rendre à la vie. Il ne respire plus ! " Le czar fit un geste de mépris, donna au mort l'épithète de chien, et continua de s'amuser. Un autre jour, au moment où il était à table, Boris Titof Vcëvode de Staritzza, se présente devant lui, s'incline jusqu'à terre et lui adresse les compliments accoutumés : " Dieu me conserve mon cher Vcëvode, " lui dit le czar, " tu mérites une grâce de ma part ; et prenant un couteau, il lui coupe une oreille. Titof, sans laisser paraître la moindre douleur, sans changer de visage, remercia le tyran de sa gracieuse punition et lui souhaita un long règne. Tel était le maître et tels les valets. Quelquefois, au milieu d'un festin, il lui arrivait d'appeler à grands cris sa légion d'assassins, il quittait la table, s'élançait sur un cheval et courait se baigner dans le sang. C'est ainsi qu'il abandonna un jour ses convives pour aller massacrer des prisonniers de guerre polonais. Après en avoir mis à mort plus de cent, le monstre retourna triomphant dans son palais, au cri ordinaire de ses satellites *hoïda! hoïda!* et se remit à table.

Il fallait qu'il y eût extinction absolue du sens moral chez cet être dépravé, pour qu'au milieu de ses plus grands excès, il repoussât les conseils et les

représentations qui lui étaient faites, non-seulement au nom du droit qu'il prétendait avoir de se conduire au gré de ses caprices abominables, mais en core en se prévalant de la grâce qui le dispensait d'avoir recours aux lumières des autres hommes. Bien plus, les pratiques de la dévotion ne lui étaient point étrangères, il y consacrait même un temps considérable. Ayant imaginé de transformer son palais en monastère et ses favoris en moines, il donna le nom de *frères* à 300 légionnaires choisis parmi les plus dépravés, prit le titre d'*abbé*, institua *trésoriers* et *sacristains*... Après leur avoir distribué des calottes et des soutanes noires, il composa la règle du couvent et prêcha ses confrères pour les engager à l'observer exactement. Voici comment était réglée la vie que l'on menait dans ce singulier couvent : A trois heures du matin, le czar, accompagné de ses enfans, allait au clocher pour sonner matines ; aussitôt tous les frères se rendaient à l'église ; celui qui manquait à ce devoir, était puni par huit jours de prison. Pendant le service qui durait jusqu'à six ou sept heures, le czar chantait, lisait, priait avec tant de ferveur, que toujours il lui restait sur le front des marques de ses prostrations. A huit heures, on se réunissait de nouveau pour entendre la messe, et à dix, tout le monde se mettait à table, excepté Jean qui lisait, debout et à haute voix, de salutaires instructions. L'abbé dînait après les autres, sommeillait ensuite, ou bien allait dans les prisons pour faire torturer les malheureux qui y étaient renfermés. Ce spectacle horrible avait pour lui un singulier attrait ; aussi ne rentrait-il jamais qu'avec une physionomie rayonnante de contentement. A huit heures, on allait à vêpres ; enfin, à dix, Jean se retirait dans sa chambre à coucher, où, l'un après l'autre, trois aveugles lui faisaient des contes qui l'endormaient pour quelques heures.

Après avoir lu le récit de ces singularités mêlées à tant d'horreurs, l'on croira difficilement que ce monstre ayant manifesté un jour l'intention de se dessaisir d'un pouvoir si pesant à ses sujets, il fut supplié par son peuple en larmes de lui continuer son exécrable domination. A sa mort, qui n'arriva que lorsqu'à ses innombrables forfaits il eut ajouté le meurtre de son propre fils, ce même peuple fit retentir la Russie de cris lamentables, d'accens de désespoir, comme si son génie protecteur l'eût abandonné. Tant était vive sa foi au dogme fatal qui rend la justice infinie complice des crimes des mortels !

L'histoire des peuples catholiques nous a légué des enseignemens bien différens.

A la fin du onzième siècle, il y avait en Allemagne un empereur nommé Henri IV, qui, sans afficher le même mépris que le czar Jean pour la vie de ses sujets, scandalisait autant que lui, par la dépravation de ses mœurs, et fatiguait la patience publique par sa manière de gouverner irrégulière et despotique. Les innocens étaient opprimés dans tous ses états, les pupilles et les veuves dépouillés, les monastères et les églises dévastés. Les hommes libres étaient réduits en servitude, les femmes et filles les plus respectables étaient déshonorées sous les yeux de leurs parens. L'église était en proie à la tyrannie autant que le sexe faible et le pauvre peuple.

Mais l'impunité qui devait plus tard couronner le crime de Jean le Terrible, chez les Moscovites, ne fut pas accordée à ceux de l'empereur Henri. Pour porter la thière et la couronne, il y avait deux têtes chez les catholiques, et le Saint-Siège, occupé alors par Grégoire VII, homme d'un caractère inflexible

et d'éminente sainteté, n'était point du tout disposé à se rendre complice, par un timide silence, des désordres de l'empereur d'Allemagne. Il accueillit, au contraire, les réclamations qui lui furent adressées à ce sujet, et commença par adresser au prince des remontrances sur un ton paternel et bienveillant. Ces démarches, inspirées par la douceur et le désir de la bonne union, demeurèrent sans résultat. Le pontife eut recours à d'autres moyens : il fit envisager au coupable les suites fâcheuses que pourrait avoir sa persistance, le menaça des peines les plus fortes, finit par le frapper d'anathème et le déposa, quand il eut la conviction qu'il n'y avait nul amendement à en espérer. Alors il y eut dans la chrétienté un grand et beau spectacle. L'on vit Grégoire VII, le chef de l'Eglise, le père du peuple chrétien, personnifiant en lui le droit et la vertu, debout, en face de Henri agenouillé, et demandant grâce pour les crimes qui avaient long-temps déshonoré sa puissance.

Ce fut dans la forteresse de Canosa, en Italie, que s'accomplit cette publique pénitence. Henri y alla trouver le souverain pontife, et, laissant dehors toute sa suite, il entra dans le château qui avait trois enceintes de murailles. Il s'arrêta dans la seconde et s'y dépouilla de toutes les marques de la dignité impériale. Là, il passa trois jours, nu-pieds, n'ayant pour vêtement qu'une tunique de laine, et jeûnant chaque jour jusqu'au soir. Ce ne fut qu'après cette satisfaction préliminaire, qu'il lui fut permis de se présenter devant le souverain pontife, pour le supplier de l'absoudre de l'excommunication dont la sentence l'avait rendu indigne de porter plus long-temps la couronne.

Le Catholique.



JURIDICTION ECCLESIASTIQUE.

Il fut un temps où les chefs de l'Eglise, forts de l'empire de la foi sur les peuples, réussirent à obtenir un tel ascendant sur leur conscience, que lorsqu'il arrivait qu'un doute s'élevât au sein d'une nation catholique, relativement à l'exercice de la souveraineté, on réclamait de leur décision des principes de conduite dont l'effet le plus habituel était de calmer l'élan réactionnaire des masses et d'affermir le pouvoir en purifiant ses actes. Placés bien au-dessus des passions irritantes des partis, les papes intervenaient, afin de calmer leur fougue et de substituer les moyens de conciliation à la fureur des guerres civiles. Si d'impérieuses nécessités les pressaient d'agir et de châtier, au lieu d'en venir d'abord aux dernières rigueurs, ils faisaient peser sur lui la responsabilité de l'interdit.

Dès que l'interdit avait été lancé, les portes des temples étaient partout fermées et les autels dépourvus de leurs ornemens; les cloches n'appelaient plus le peuple aux solennités de l'Eglise, le saint sacrifice de la messe n'était plus célébré nulle part. Aux jours de fêtes, le pasteur réunissait ses ouailles sur le cimetière du lieu ou sur une place publique, autour d'une croix. Là, il les exhortait à attendre avec patience la fin de la tristesse et de l'épreuve. Il priait pour la paix de l'Eglise, et suppliait Dieu qu'il voulût bien accorder au roi les lumières et la force dont il avait besoin. Si un enfant venait à naître, on apportait aussitôt un vase exclusivement destiné à l'administration du baptême, et il recevait ce sacrement dans l'intérieur de la maison paternelle, sans pompe ni appareil. On entendait les confessions, mais on ne donnait ni l'Eucharistie, ni l'Extrême-Onction. L'entrée du cimetière était interdite aux

défunts comme celle du temple aux vivans. Quand un homme mourait, fût-il clerc ou laïque, le lieu de sa sépulture était au choix de ses proches ; s'il était laïque, la présence du prêtre ne sanctifiait pas ses funérailles. Celui-ci ne pouvait qu'apparaître dans la maison où gisait le cadavre pour y prier, sans accompagner son oraison d'aucune cérémonie. Quand aux clercs, les règles de l'interdit permettaient d'exposer sur le mur ou de suspendre aux arbres du cimetière leurs corps renfermés dans un sarcophage de plomb ou dans un tronc d'arbre couvert de l'effigie d'une croix. Dans l'intérieur des monastères, les corps étaient déposés dans le cimetière, à la superficie du sol.

Cette interruption subite de toutes les habitudes religieuses, de tous les signes par lesquels les peuples catholiques exprimaient leurs plus chères convictions, plaçait les hommes qui en avaient attiré la peine sur leurs frères dans une position extra-sociale, et d'autant plus violente, que la foi des masses était plus vive. La société, calme et tranquille encore, comme la mer lorsque, ceinte à l'horizon d'une ligne épaisse de nuages sombres, elle fait entendre un sourd mugissement, précurseur de l'orage qui soulèvera toute la masse de ses eaux, avertissait le souverain, en se couvrant ainsi d'un long voile de deuil, qu'il devait se hâter de rétablir l'harmonie troublée, et conformer ses actes au serment prêté par lui, au jour de son sacre, entre les mains de la religion, en face du peuple assemblé. Chez nos ancêtres catholiques, la royauté trait son ascendant principal du lien intime qui l'unissait au sacerdoce, et celui-ci n'avait consenti à la couvrir de son auguste tutelle, qu'à condition qu'elle prendrait pour elle une partie de la noble tâche de sacrifice et de dévouement qu'il impose. Le souverain qui s'agenouillait pour recevoir l'onction sainte s'engageait à marcher à la suite du Christ prêtre et roi, serviteur de ses frères et mort pour eux. Là était la force de son titre, la raison du sublime emblème sous lequel il lui était permis de se montrer aux hommes, non plus comme un agent de violence et d'oppression, mais bien comme le représentant du Très-Haut juste et bon.

Rien de plus beau que les paroles que l'Eglise mettait alors dans la bouche du prélat consécuteur et du prince qui sollicitait la consécration.

Celui-ci s'avavançait vers le métropolitain, entre deux évêques, dont l'un prenait la parole en ces termes : " Très-révérénd père, la sainte Eglise catholique, notre mère, demande que vous élevez à la dignité royale le soldat courageux que voici. " Le métropolitain demandait à l'évêque s'il croyait qu'il méritât cette dignité et qu'il fût propre à remplir les devoirs qu'elle impose : à quoi l'évêque répondait affirmativement. Alors le métropolitain, s'adressant au roi, lui disait :

" Prince, puisque c'est de nous, qui gérons ici, quoique indignes, les pouvoirs du Christ notre Sauveur, que vous devez recevoir aujourd'hui l'onction qui vous consacrera et les insignes du royaume, il est bon que vous soyez averti par notre bouche des devoirs que vous aurez désormais à remplir. C'est aujourd'hui que la dignité royale vous sera conférée, et que vous aurez charge de gouverner selon le droit les peuples commis à votre garde. Ce poste est éminent entre tous les autres ; mais vous ne l'occuperez pas dignement sans beaucoup d'efforts, de labeur et d'anxiété. N'oubliez pas que toute puissance vient du Seigneur notre Dieu, par lequel règnent les rois, au nom duquel les législateurs rendent la justice, et qu'un jour il faudra que vous ré-

pondiez devant lui pour la manière dont vous aurez commandé à vos sujets. Premièrement donc, observez sa loi. Honorez-le de toutes les forces de votre esprit et de votre cœur. Soyez à jamais fidèle aux enseignemens et aux préceptes de la religion chrétienne et de la foi catholique dont vous avez fait profession dès votre bas âge, et défendez-les de tout votre pouvoir. Ne manquez jamais au respect que vous devez aux évêques et aux prêtres. Gardez-vous d'empiéter sur la liberté de l'Eglise. Rendez à tous bonne et consciencieuse justice, car elle est le seul fondement durable de la société. Protégez contre leurs oppresseurs les veuves, les orphelins, les pauvres et les faibles. Que l'éminence de votre dignité vous soit un nouveau motif de vous montrer doux et affable à l'égard de tous. Pensez bien que si vous êtes roi, ce n'est pas pour vous, mais pour l'intérêt du peuple, et que c'est au ciel et non sur la terre que vous devez espérer d'être récompensé de vos bonnes actions."

Alors le prince répondait :

"Moi, *N^o*, qui, avec l'aide de Dieu, serai bientôt roi, je m'engage, en présence du Seigneur et des anges, à rendre à l'Eglise et à mon peuple paix et justice, selon les avis et les lumières des hommes de mon conseil. Je veux honorer les évêques selon leur droit et les prescriptions des canons, et m'abstenir de toute entreprise contre les biens et privilèges des églises. Je suis également disposé à respecter les droits des abbés, comtes et vassaux, quels qu'ils soient."

Ceux-là se tromperaient fort qui considéreraient comme des réserves intéressées de la part de l'Eglise, les recommandations souvent répétées qu'elle faisait, dans ces sortes d'occasions, aux hommes puissans, touchant ses biens et ses privilèges. Alors qu'il n'y avait de protestation efficace contre la violence qu'à l'ombre des sacristaires, ceux-ci étaient le refuge de toutes les faiblesses, le seul asile où l'indigence et l'infirmité trouvaient quelque soulagement et quelque compassion. Quoi qu'on dise de l'institution du moyen âge, il n'en est pas moins vrai qu'à toutes les époques de cette longue période, la croix était partout signe de paix et de civilisation : là où elle s'élevait, la plainte contre l'oppression trouvait un écho qui lui manquait ailleurs ; car il y a dans la lettre seule des enseignemens du Christ une puissance secrète qui force les caractères les plus dépravés à détourner les yeux du livre où ils sont renfermés ou à rougir d'eux-mêmes. — *Idem.*

LE PÈRE.

La prière, qui attire du ciel en terre le feu qui l'échauffe et l'eau qui la purifie, est la loi première des intelligences créées ; elle est, dans le monde des esprits, l'attraction souveraine en vertu de laquelle toute existence se coordonne au centre d'où tout rayonne, le canal qui la fait nécessairement participer à la source intarissable d'où découlent la vie et l'amour. Le devoir de prier, imposé à chaque homme, est d'autant plus strict, que son action doit participer davantage à l'efficacité de celle de Dieu. Aussi de tout temps, dans l'Eglise, les ministres des autels ont dû solliciter, par une oraison plus assidue et dans des formes déterminées par la discipline ecclésiastique, les grâces dont ils ont besoin pour être fidèles à leurs solennels engagements. Le livre dans lequel sont renfermées les prières que doit tous les jours réciter le

prêtre, s'appelle aujourd'hui *bréviaire*. Voici ce qu'il y a de plus probable sur l'origine de cette dénomination, qui n'a certainement pas toujours été en usage.

A l'époque où tous les livres étaient des manuscrits, ils représentaient des valeurs beaucoup plus considérables que lorsque l'imprimerie les eût multipliés. Alors chaque église conservait soigneusement une copie de l'office que doivent réciter les prêtres, et l'on prenait les plus grandes précautions contre l'incurie des lecteurs. Cependant le pape Grégoire IX ayant ordonné aux solitaires de réciter l'office pendant leurs voyages, on confectionna, pour ces sortes d'occasions, de petits livres, dans lesquels on réduisait, le plus possible, les psaumes, les leçons et les oraisons qu'on lisait en chœur dans plusieurs gros volumes. Mabillon dit avoir trouvé dans le trésor de Cîteaux deux de ces petits livres. Voici la description qu'il en fait, d'après Mélinger : " Ces livres, dit-il, n'ont que trois doigts de large, mais ils sont plus longs ; ils paraissent plus petits lorsqu'ils sont fermés, mais, quand on les ouvre, ils sont trois fois plus grands, parce que chaque feuillet a trois plis ; ils ne sont écrits que d'un côté, et la lettre en est si menue et si abrégée, qu'en peu de syllabes on exprime toute une période ; les feuillets en sont attachés par un fillet, et on les enferme dans un sac de cuir." On multiplia ces livres avec le temps, et chacun à la fin voulut en avoir un pour son usage.



Nous nous trouvons depuis quelque tems dans une telle abondance de richesses littéraires et religieuses que nous ne pouvons que les signaler au passage. Voici qu'il nous arrive un nouveau confrère canadien : c'est mieux que cela, c'est un frère véritable, car il est de la même famille, il se propose le même but, il attend la même récompense : progrès religieux et conséquemment progrès social. Que le succès l'accompagne donc, c'est notre vœu sincère ! Bienvenu soit donc la *nouvelle feuille française de Québec* !

PROSPECTUS DE LA GAZETTE DE QUÉBEC,
(Feuille française.)

En commençant la 31^e année de la *Gazette de Québec* (feuille française), les propriétaires se sont décidés à y faire des améliorations notables, sans en augmenter le prix d'abonnement. Pour satisfaire un besoin de l'époque et pour se conformer au désir d'un bon nombre des abonnés de cette feuille, ils ont résolu d'en consacrer une partie à des matières religieuses ; et pour que la partie politique n'en souffre point, la *Gazette française* aura désormais quatre pages d'impression, au lieu de deux : seulement le format en sera un peu plus petit.

La partie politique sera rédigée dans le même esprit que par le passé, par le rédacteur actuel, M. RONALD MACDONALD, avec l'aide d'un assistant.

M. MACDONALD sera aussi chargé de la rédaction de la partie religieuse, et en sera seul responsable ; Mais afin que l'on ne puisse avoir aucune crainte sur le choix des matières qu'elle contiendra, il s'engage à consulter au besoin, et pour cette partie seulement, quelques ecclésiastiques de cette ville. En évitant toute discussion religieuse, il donnera les nouvelles ecclésiastiques des diverses parties du monde ; des notices, puisées à des sources non sus-

pectes, sur les ouvrages nouveaux qui paraîtront ; et ce que les journaux religieux de l'Europe et de l'Amérique renferment de plus intéressant pour le pays.

Pour satisfaire un autre besoin qui se fait sentir de plus en plus tous les jours, il publiera des bulletins, proportionnés à l'espace à sa disposition, des travaux des divers corps savants, et tiendra ses lecteurs au courant des découvertes nouvelles dans les sciences et les arts, surtout de celles qui pourraient être d'une utilité pratique dans ce pays. Il compte, pour cette partie, sur la collaboration d'hommes qui font honneur au pays par leurs talents et leurs connaissances.

Nous publierons les nouvelles commerciales et maritimes, ainsi que les ventes judiciaires et autres annonces officielles qui pourraient intéresser le public, en les renfermant dans un cadre aussi étroit que possible.

La *Gazette* sera imprimée sur de beau papier, et avec de beaux caractères neufs, aussitôt que nous pourrions nous les procurer.

Quoique la *Gazette* française doive être, d'après nos arrangements, un journal entièrement séparé de la *Gazette* anglaise quant à la rédaction, et malgré l'augmentation nécessaire des dépenses du journal, les propriétaires consentent cependant à continuer de donner les deux feuilles pour 30s. (non compris les frais de poste) à ceux qui prendront les deux ensemble ; pour les autres, le prix sera de 20.

ARCHICONFRÉRIE ET TEMPÉRANCE A ST. POLYCARPE.—Ils sont vraiment heureux et consolans les fruits que produisent l'*Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie* et la *Société de Tempérance*, dans tous les lieux où elles sont établies et encouragées. La Tempérance est un jeune arbre qui vient d'être planté dans ce pays, et déjà il montre des fruits abondans et beaux. Ce qui fertilise la terre, qui le voit croître, et qui paraissait devoir être si stérile, c'est la rosée céleste que lui apporte l'admirable Archiconfrérie, qui évidemment tient le Cœur miséricordieux de la divine Marie toujours ouvert aux besoins de ceux qui l'invoquent. Des renseignemens que nous recevons font monter, dans la seule paroisse de St. Polycarpe, le nombre des associés à cette noble confrérie à neuf cents ; et celui des *Tempérans* à huit cents. Voilà dix-sept-cents personnes enrôlés pour prier et se mortifier, afin d'obtenir la conversion des pauvres pécheurs, et surtout des pécheurs intempérans. Quel en est le résultat ? Un renouvellement admirable qui s'opère dans les mœurs de cette paroisse ; une diminution de plus de moitié dans la consommation des liqueurs enivrantes ; l'établissement de sept écoles, bâties sur les ruines de l'ivrognerie ; le projet d'en faire deux autres aussitôt que l'on se sera procuré des Instituteurs ; et cela dans des années de misère et à la suite des frais immenses qui ont été supportés par les paroissiens pour la bâtisse d'une magnifique église, qui n'est pas encore tout-à-fait finie ; l'esprit de piété qui s'y ranime d'une manière frappante, comme le prouvent plus de trois mille confessions, qui ont été entendues pendant la Ste. quarantaine ; ce sont là des faits qui

prêchent bien éloquemment en faveur de ces deux associations, que le ciel nous a données pour nous préparer les jours d'une heureuse régénération. Nous les saluons d'avance ces jours fortunés ; et déjà nous les voyons arriver pour notre bon peuple ; et avec eux les richesses d'une éducation religieuse, la paix dans les familles, la prospérité dans les affaires, l'amour pour la patrie, le travail pour conserver l'héritage de nos pères. Heureux le peuple qui sait, par sa piété et ses sacrifices se procurer, tant de biens !

—Deux personnes de la paroisse de Ste. Scholastique, qui s'étaient laissées entraîner à l'hérésie, viennent d'abjurer leurs erreurs, et de rentrer dans le sein de l'Eglise.—A toutes ces bonnes nouvelles, nous ne pouvons que répéter : “ *Sit nomen Domini benedictum.* ”

NOUVELLES DESASTREUSES DE L'INDE.—Les dernières nouvelles de Bombay, en date du premier février, annoncent que l'Angleterre vient de perdre le Caboul. Toutes les forces britanniques, montant à environ six mille hommes, qui s'y trouvaient, sont anéanties. Un régiment tout entier, le 44^e, est totalement détruit et effacé du rôle de Parmée. Cinq régimens d'indigènes ont subi le même sort. Les dames des officiers et des Envoyés diplomatiques, au nombre de seize, ont été emmenées captives par les cruels Affghans. Sir W. McNagtan, Envoyé britannique au Caboul a été traîtreusement assassiné par le fils de Dost Mahomet. On lui a coupé la tête ; puis après l'avoir promenée dans les rues, au bout d'une pique, les insurgés furieux la fixèrent dérisoirement sur les murs du Caboul. 8000 hommes de troupe devaient partir d'Angleterre pour l'Inde.—Les nouvelles de date plus récente confirment les précédentes.



L'HERMITAGE DE SAINT-CHAD.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Wulfère, roi de Mercie, avait embrassé le christianisme en épousant la vertueuse Erménile, fille d'Escombert, roi de Kent. Il promit aussi à la même époque d'extirper dans ses Etats les restes du paganisme. Malheureusement, se laissant bientôt entraîner par des vues toutes mondaines, il différa non-seulement l'exécution de sa promesse, mais encore il favorisa l'idolâtrie de tout son pouvoir.

Werhode, l'un de ses ministres, à l'âme fausse et astucieuse, usait de l'ascendant qu'il avait obtenu sur son maître pour l'exciter à des actes tyranniques et sanguinaires. Étranger aux remords comme à la vertu, ce seigneur jouissait paisiblement des nombreux bienfaits dont le comblait Wulfère, et jamais on ne le voyait sourire que lorsqu'il rêvait un nouveau crime, à perdre un rival dont les dépouilles devaient grossir son trésor.

Erménilde élevait vainement une voix suppliante en faveur des opprimés : les conseils du perfide Werhode convenaient trop au caractère sombre et farouche du roi, pour que les larmes, les supplications d'une femme pussent toucher son cœur inaccessible à la pitié. Répoussée avec rudesse, la

reine ne trouvait de consolation que dans les prières qu'elle adressait au Ciel pour la conversion de Wulfère, qui n'était chrétien que de nom, et en soulageant en secret les victimes de son cruel despotisme.

La reine puisait encore un grand soulagement à ses maux dans la tendresse qu'elle portait à ses enfans. Bien qu'ils descendissent des premiers rois saxons, elle leur avait enseigné de bonne heure à ne point s'enorgueillir des grandeurs humaines : aussi, ils étaient doux et humbles, et c'était avec une joie dont on rencontre bien peu d'exemples ici-bas, qu'Erménilde les voyait croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Sa fille, la jeune Wéréburge, avait surtout répondu à ses soins d'une manière toute particulière ; à l'âge où l'on n'a d'ardeur que pour les plaisirs et la vanité, chacun remarquait en elle cette gravité, cette réserve, ce dégageant des choses terrestres, qui caractérisent si éminemment les âmes d'élite. Les offices publics ne suffisant point à sa fervente piété, elle se renfermait des heures entières dans son oratoire pour prier, et le reste de son temps était consacré à des œuvres de charité.

Ses vertus, jointes à une rare beauté, la firent rechercher en mariage par le prince des Saxons occidentaux, et de magnifiques présens lui furent offerts de sa part. "Rempportez toutes ces richesses, dit Wéréburge à l'envoyé du prince ; je n'aurai jamais d'autre époux que le Rédempteur des hommes ; rien ne peut ébranler en moi cette résolution."

Plusieurs partis se présentèrent encore ; mais avec autant de douceur que de dignité, Wéréburge fit la même réponse, soutenue qu'elle était par l'approbation de la reine. Bien que le courage d'Erménilde fut à la hauteur des épreuves qu'elle avait à subir, elle se sentait faiblir à la seule idée que sa fille, en restant dans le monde, pourrait avoir les mêmes lutes à soutenir ; aussi l'entretenait-elle dans ses pieux desseins.

Quant au roi, il semblait avoir oublié qu'il fût père ; mais cette indifférence était un bonheur pour ses enfans, puisqu'ils se trouvaient complètement sous la direction de la reine.

Cependant, un jour, il fit appeler Wéréburge dans son appartement ; la jeune princesse trembla à cet ordre ; c'était la première fois que son père paraissait souhaiter sa présence ; il ne lui adressait jamais la parole : que pouvait-il avoir à lui dire ? En entrant chez le roi, ses craintes redoublèrent ; elle se recommanda mentalement à Dieu, car Werhode était là aussi, et son visage brillait d'une joie sinistre. Néanmoins il se retira. Pendant quelques instans, Wulfère promena en silence ses regards sur sa fille, qui était debout, la tête inclinée vers la terre, puis il dit :

"Approchez, Wéréburge."

Ces mots, prononcés d'un ton brusque, firent tressaillir la jeune fille. Cependant elle avança de quelques pas. Le roi ne parut point surpris de la terreur que manifestait Wéréburge, habitué qu'il était qu'on tremblât devant lui ; mais comme il entraînait dans ses vues de la rassurer, il ajouta avec une feinte douceur :

"Ne craignez rien je sais que vous êtes une fille sage et soumise ; et c'est pour vous récompenser d'une soumission qui, m'a-t-on dit, ne s'est jamais démentie, que je vous ai fait appeler."

“—J’attends vos ordres, seigneur, répondit à voix basse la jeune princesse.

“—J’aime à reconnaître en vous cette dignité de contenance, cette noblesse de traits, qui dénotent si bien l’illustre origine d’où vous sortez. Aussi je veux vous arracher à la retraite où vous avez été ensevelie jusqu’à ce jour ; la fille du souverain de Mercie ne doit point vivre ignorée au fond de son palais comme la dernière des femmes de la reine. Belle et vertueuse, elle fera désormais l’ornement de ma cour...

“—Je suis indigne d’une telle faveur, interrompit timidement Wéréburge ; et si j’osais en réclamer une, ce serait de rester toujours dans cette solitude qui m’est si chère.

“—Oubliez-vous à qui vous parlez ?”

Et les yeux de Wulfère lancèrent mille éclairs.

“—A mon père et seigneur.

“—Eh bien ! reprit le roi en adoucissant sa voix, si ce père dont l’autorité sur vous est sans bornes vous disait : “ Lorsque les plus brillants partis se sont présentés pour ma fille, lorsqu’elle a refusé des couronnes, j’ai étonné mon ambition, j’ai gardé le silence parce que je ne voulais pas la séparer de sa mère, ” la reconnaissance ne devrait-elle pas la faire tomber à mes pieds ?... Ou, vous pouvez embrasser mes genoux, Wéréburge, poursuivit le roi, tandis qu’il passait avec affectation ses mains sur les beaux cheveux de la jeune vierge ; car j’ai fait tout cela pour vous, et je veux faire bien plus encore, puisque je vous choisis pour époux le plus puissant seigneur de ma cour, Werbode, dont je ne puis mieux récompenser les nombreux services qu’en lui donnant votre main.

“—Moi, l’épouse de Werbode !... s’écria la fille d’Erménilde en reculant épouvantée ; vous n’avez pas dit cela, mon père ?..

“—Il a ma promesse, si j’obtiens votre consentement, et ce n’est pas vous qui oseriez me le refuser, n’est-ce pas ?”

Le visage farouche de Wulfère, joint au son terrible de sa voix, firent une telle impression sur l’infortunée Wéréburge, qu’elle n’eût pas la force de répondre.

“—Ce silence me plaît, poursuivit le roi avec un sang-froid cruel ; c’est ainsi qu’une fille modeste doit accueillir une proposition de mariage. N’oubliez pas toutefois que vous n’avez que huit jours pour vous préparer à suivre Werbode à l’autel.”

Et, d’un geste impérieux, il lui fit signe de se retirer.

Wéréburge s’en vint tout éplorée raconter à sa mère son entretien avec le roi. Erménilde fut atterrée de cette confidence.

“—Il ne nous reste plus qu’à courber la tête, mon enfant, dit-elle ; car ce n’est pas moi qui vous encouragerai à la désobéissance envers votre père. D’ailleurs, Dieu permet souvent l’union des bons avec les méchants, pour ramener ces derniers dans la voie du repentir.”

Et elle détourna la tête de la jeune victime, afin de lui cacher son profond désespoir.

Cependant les deux frères de Wéréburge Wulfade et Rufin, n’apprirent point cette nouvelle avec la même résignation. Indignés de l’audace du mi-

nistre, il allèrent le trouver, l'accablèrent de sanglans reproches, et jurèrent qu'ils s'opposeraient de tout leur pouvoir au mariage de la jeune princesse avec un homme souillé de crimes. Werbode n'opposa à leur colère qu'un froid dédain, et, lorsqu'ils le quittèrent, ses lèvres grimagaient de ce sourire sinistre qui, chez lui, était un arrêt de mort.

Pendant les huit jours qui précédèrent l'époque fixée pour son mariage, Wéréburge se tint renfermée dans son appartement, où sa mère était seule admise ; ses yeux, qui avaient perdu leur éclat, ne versaient plus de larmes, et ses joues étaient crouses et blêmes. Pourtant elle semblait calme et résignée, et elle trouvait encore des consolations à donner à Erménilde. Il est vrai que tout espoir n'était pas éteint dans son cœur ; une voix secrète lui disait qu'elle accomplirait sa vocation en dépit de tous les obstacles, et que Jésus-Christ, qui voulait l'avoir à lui sans partage, opérerait un miracle en sa faveur.

Cependant, la veille du jour fatal étant arrivée sans apporter de changement à sa situation, ses terreurs lui revinrent même au milieu de ses plus ferventes prières. Elle se croyait abandonnée du ciel, lorsque tout-à-coup elle eut l'idée d'aller trouver saint Chad, l'évêque de Litchfield, qui habitait un ermitage situé au milieu d'une forêt voisine. Ce pieux anachorète avait instruit Wulfade et Rufin dans les préceptes de l'évangile avant qu'ils embrassassent le christianisme, ils avaient même été baptisés par lui ; aussi, souvent ils prétextaient une partie de chasse pour le visiter dans sa retraite.

La confiance de Wéréburge en l'évêque de Litchfield était sans bornes, comme celle de ses frères ; elle pensa qu'en cette circonstance désespérée il lui donnerait peut-être quelque salutaire conseil, et tout en caressant cette idée, il lui sembla bientôt que de son pèlerinage à l'ermitage dépendait toute sa destinée en ce monde.

Bien déterminée à exécuter ce projet, dont elle ne voulut rien dire à la reine dans la crainte qu'elle l'en détournât, Wéréburge attendit le soir avec impatience. Lorsque la nuit fût venue, elle sortit par une porte dérobée du palais, et se dirigea vers l'ermitage, dont la route lui était bien connue.

L'obscurité augmentait à mesure qu'elle avançait dans la forêt, et souvent elle s'arrêtait indécise si elle devait poursuivre sa course ou revenir sur ses pas. Se trouver seule pour la première fois dans un lieu désert, où l'on n'entendait que le froissement des feuilles et le cri des oiseaux de nuit, c'était plus qu'il n'en fallait pour intimider une faible jeune fille. Aussi elle avait peur, elle frissonnait de tous ses membres, et la pensée de la cérémonie du lendemain pouvait seule ranimer son courage.

Cependant, Wéréburge venait d'entrevoir entre les arbres une faible clarté qui lui indiquait que l'ermitage n'était pas éloigné, lorsqu'un bruit de pas résonna parmi les broussailles. Aussitôt elle se blottit derrière un buisson d'églantiers, prêtant l'oreille avec anxiété. Les pas semblaient se rapprocher, bien qu'il fût évident que la personne marchait avec précaution ; enfin un homme passa si près d'elle, que sans une forte préoccupation il l'aurait infailliblement découverte.

Wéréburge se remit en route peu de temps après la disparition de l'étranger ; mais elle avait à peine fait quelques pas, que des sons plus alarmans que les premiers troublèrent le silence de la forêt ; elle s'arrêta palpitante, car c'é-

taient bien un cliquetis d'armes qu'elle entendait... puis des cris plaintifs... puis le calme de la mort.

“ Oh ! il y a eu du sang de versé ici... dit-elle en passant ses mains sur son visage couvert d'une sueur froide, un meurtre de commis peut-être ..”

Alors, s'imaginant soudain que la victime était l'évêque de Litchfield, elle oublia son propre danger pour voler au secours de saint Chad, s'il en était temps encore. En ce moment, le même homme qui avait passé à ses côtés quelques minutes auparavant parut de nouveau à ses regards. Mais cette fois il marchait à pas précipités, et tout en lui indiquait l'assassin, car il tenait encore à la main un fer ensanglanté. A la clarté de la lune, dont un rayon glissait sur son visage, Wéréburge reconnut les traits de l'infâme Werbode ; la Providence l'avait amenée là, sinon pour empêcher le crime, du moins pour découvrir le coupable.

Cette découverte la tint quelque temps immobile d'horreur à sa place ; cependant, reprenant sa course, non plus vers l'ermitage, mais dans la direction qu'avait suivie Werbode, elle arriva avec une vitesse incroyable au milieu d'une clairière, où, sur le gazon, deux hommes étaient étendus sans mouvement.

“ Ce n'est pas lui...” dit Wéréburge qui respira plus librement. Néanmoins, elle s'approcha des infortunés, l'humanité faisant taire en elle l'effroi que devait lui causer un tel spectacle. Mais à peine s'étant-elle penchée sur eux, qu'un cri perçant lui échappa.

“ Mes frères !...” murmura-t-elle.

Et, privée de sentiment, elle tomba sur les cadavres de Wulfade et de Ruffin.

Le lendemain, à son lever, et tandis qu'il était entouré d'une partie de ses courtisanes, au milieu desquels figurait Werbode, le roi vit entrer dans son appartement la reine et sa fille. Erménilde, vêtue de longs habits de deuil, la tête penchée, était appuyée sur le bras de Wéréburge, dont les cheveux privés de liens volaient la taille et le visage. Toutes deux paraissaient se soutenir avec peine.

“ Que signifient ces vêtements lugubres, cet air consterné ? demanda Wulfère à la reine. Est-ce ainsi, madame, que vous vous disposez pour la cérémonie nuptiale qui s'apprête, ou est-ce dans l'intention de me braver que vous venez ici ?”

Erménilde ne répondit rien, seulement elle indiqua du geste une draperie en tapisserie qui s'ouvrit aussitôt. Alors tous les regards des spectateurs se dirigèrent avec anxiété vers une pièce voisine. Au centre de cette pièce s'élevait un lit de parade, sur lequel étaient étendus les corps des princes Wulfade et Ruffin. Saint Chad, l'évêque de Litchfield, agenouillé sur les degrés de l'estrade, récitait d'une voix lente et grave les prières des morts.

“ Mes fils !... s'écria le roi qui se couvrit le visage de ses deux mains.”

“—Où ! répondit Erménilde ; et je viens demander au roi de Mercie s'il consent encore à donner la princesse Wéréburge, sa fille, au meurtrier de ses frères ?”

Werbode pâlit, et ses yeux se baissèrent sous le regard terrible de Wulfère. Il y eut un instant de morne silence, pendant lequel le roi sembla lutter

violement contre les sentimens divers qui s'agitaient en lui. Werbode avait tenté de s'échapper, mais un nouveau regard de son maître, plus menaçant encore que le premier, l'avait retenu à sa place. Enfin, le roi étendant son bras vers le ministre.

“ Que justice soit faite du coupable ! ” s'écria-t-il.

Aussitôt deux gardes s'emparèrent de Werbode, et l'emmenèrent hors de l'appartement.

Depuis ce jour, il s'opéra une révolution complète dans la conduite de Wulfère ; ayant secoué le joug d'un perfide conseiller, il écouta enfin les remords de sa conscience, et après avoir consacré quelques mois à pleurer ses enfans, il résolut de faire pénitence de ses crimes. Il se conforma ensuite à tous les avis de la reine et de saint Chad, détruisit les idoles, fonda plusieurs églises, et entre autres l'abbaye de Péterborough, et le prieré de Stone, où ses deux fils furent enterrés ; en un mot, il étendit le culte du vrai Dieu par son zèle et ses bons exemples ;

Wéréburge ne craignit plus alors de manifester à son père l'ardent désir qu'elle avait d'embrasser l'état monastique. Le roi, après lui avoir donné son consentement, conduisit lui-même sa fille au monastère d'Ely, accompagné d'Erménilde et de toute sa cour. L'abbesse, sainte Andry, vint recevoir en grande pompe la jeune princesse à la porte du couvent. La reine la quitta avec une rare fermeté ; car elle la voyait désormais à l'abri des pièges de ce monde. D'ailleurs, elle comptait bientôt la rejoindre, car la santé du roi déclina visiblement. En effet, après la mort de Wulfère, arrivée en 675, Erménilde prit le voile au monastère d'Ely, dont elle fut la troisième abbesse.

L'humilité, la patience avec lesquelles Wéréburge soutint les épreuves de son noviciat, prouvèrent évidemment que sa vocation venait d'en haut. Le roi et la reine retournèrent encore à Ely pour assister à la profession de leur fille ; Wéréburge devint l'exemple de ses sœurs, par son exactitude à observer la règle, par son amour pour la prière, la contemplation et la pénitence.

Elle quitta ensuite le monastère d'Ely à la sollicitation du roi Ethelred, son oncle, qui la chargea de rétablir la discipline monastique chez toutes les religieuses de son royaume. Ce prince lui fournit encore des fonds suffisans pour bâtir trois monastères.

Sainte Wéréburge, car elle fut canonisée après sa mort, expira à Trentham le 3 février, vers la fin du septième siècle ; elle fut inhumée à Hambury, comme elle l'avait désiré.

POST-SCRIPTUM.

Nous arrêtons la presse pour annoncer à nos lecteurs la perte que l'Eglise vient de faire dans la personne du savant et illustre Mgr. ENGLAND, Evêque de Charleston, Etats-Unis.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, P^{TRE}. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.